

Pour une nouvelle culture philanthropique au Québec

Allocution prononcée par le recteur Daniel Jutras, à la Chambre de commerce du Montréal métropolitain.

1^{er} février 2024

Mesdames,
Messieurs,
Chers amis et amies,

Bonjour et merci d'avoir accepté cette invitation à réfléchir avec moi à la culture philanthropique au Québec. Et merci à la Chambre de commerce du Montréal métropolitain de m'offrir l'occasion d'amorcer ce dialogue. Vous êtes nombreux aujourd'hui, plus de 700 personnes.

Ça me fait chaud au cœur de voir que la question de la philanthropie suscite autant d'intérêt.

J'étais à Boston il y a deux semaines pour rencontrer des membres de notre communauté diplômée, leur parler de ce que nous faisons de bon à l'Université de Montréal ces jours-ci et, bien sûr, pour les inviter à faire un geste pour nous aider dans notre mission.

Si ces rencontres sont inspirantes, j'y croise toujours quelques pessimistes. Je parle de projets ambitieux, de succès récents, de grande campagne et d'engagement. On me répond « Voyons donc, monsieur le recteur, au Québec, ce n'est pas pareil. On n'a pas de tradition de philanthropie comme au Canada anglais ou aux États-Unis ».

C'est une conversation que j'ai eue des dizaines de fois. Partout où je vais, on me répète que les Québécoises et les Québécois ne sont pas très généreux à l'endroit de leur *alma mater* pendant qu'on me tend un chèque où s'alignent les zéros. Le paradoxe est total et il mérite qu'on s'y arrête.

Il faut déconstruire, d'abord, cette idée que la philanthropie est moins enracinée ici que partout ailleurs en Amérique du Nord. Une idée qui persiste, entre autres, parce que les sommes récoltées dans la communauté francophone sont parfois moins impressionnantes que dans la communauté canadienne-anglaise ou américaine.

Ça s'explique. La philanthropie est en bonne partie fonction de la richesse collective, et la richesse du Québec est plus récente. Mais rappelons-nous que des organisations majeures qui font notre fierté comme l'Hôtel-Dieu, le premier hôpital de Montréal, le CHU Sainte-Justine ou l'Institut de cardiologie de Montréal ont été créées par des philanthropes. Notre culture du don et de l'entraide est aussi ancienne qu'ailleurs.

Il faut aussi constater avec gratitude que les grandes fortunes du Québec ont apporté leur soutien aux universités francophones.

Je le vois tous les jours à l'Université de Montréal. À partir des années 70, le nombre d'étudiants et d'étudiantes a augmenté significativement chez nous. Il fallait bâtir pour les accueillir. Les bâtiments qui se sont ajoutés sur notre campus portent le nom de généreux philanthropes et de fondations qui ont répondu à l'appel: Bronfman, Bombardier, Coutu, Lassonde, DeSève, Goodman, Desmarais.

Aujourd'hui, cette générosité ne se limite plus aux infrastructures. Elle s'étend aux bourses d'études, à la recherche, à tous les aspects de la vie universitaire, comme le montrent les contributions des fondations Trottier, Lévesque, Azrieli, Cole et d'une foule d'autres amis de l'Université qui sont avec nous aujourd'hui.

Mais surtout, cette générosité prend de la voilure. En l'espace de cinq ans à l'Université, nous avons reçu trois dons exceptionnels, de quoi déboulonner tous les mythes.

D'abord, un don testamentaire de 15 M\$ de l'ancien ministre de René Lévesque, M. Guy Joron.

Puis, un don de 40 M\$ de Québecor et la Fondation Chopin-Péladeau pour implanter un programme d'entrepreneuriat et un centre d'innovation qui portera le nom de Pierre-Péladeau.

Enfin, un don de 159 M\$ de la Fondation Courtois. C'est le plus grand don de l'histoire du Canada en sciences naturelles! Il s'ajoute à d'autres dons récents de la Fondation Courtois pour totaliser plus de 200 M\$. C'est la plus importante contribution de l'histoire de la philanthropie universitaire au Québec, point barre. Et c'est à l'Université de Montréal que ça se passe.

Mais il n'est pas nécessaire de parler de millions pour déconstruire le mythe. À l'autre bout de l'échelle, l'Université de Montréal compte des centaines de petits donateurs qui se démarquent par leur fidélité et par leur désir de changer les choses dans la mesure de leurs moyens.

Je pense à nos champions de longévité, Caroline Cronk, Pierre Auger et Evelyn Lapierre-Adamcyk, trois diplômés et professeurs retraités qui donnent à l'UdeM depuis plus de 50 ans. Ou aux 25 893 étudiantes et étudiants donateurs qui, à coups de petits dons de

40 \$ par trimestre, permettent à l'Université de réinvestir chaque année plus de 2 M\$ dans la vie étudiante.

Il faut le dire et le répéter : le Québec n'est pas et n'a jamais été le cancre de la philanthropie.

Il est vrai cependant que la culture philanthropique se manifeste différemment au Québec. Les Québécoises et les Québécois sont profondément généreux, mais leur générosité s'exprime autrement.

Toutes les études le confirment : la générosité des Québécois et des Québécoises est réparatrice, plus près de la charité et de la solidarité que de la philanthropie. Les gens au Québec veulent effacer la maladie, la souffrance, la pauvreté, mais ne financent pas autant les bonnes idées. Réagir au malheur, oui. Chercher les causes du malheur, beaucoup moins.

La générosité au Québec est plus spontanée, moins structurée. On est plus dans l'émotion que dans la durée. La guignolée, oui. Le petit don à la caisse du supermarché, oui. Mais le don testamentaire planifié, le don avec reçu d'impôts, beaucoup moins.

Cette culture philanthropique distinctive a des conséquences pour les universités francophones du Québec. Pour le dire simplement, à l'échelle individuelle, nous donnons moins. La moitié de ce qu'on voit dans le reste du Canada, en fait. Et nous sommes moins nombreux à donner.

Quand j'ai terminé mes études à l'Université Harvard, on m'a annoncé dans le discours d'adieu de la collation des grades que l'établissement s'attendait à ce que je lui donne 1 % de mon revenu net chaque année. Ce n'est pas subtil, mais ça fonctionne.

Partout ailleurs en Amérique du Nord, la communauté diplômée procure une part significative des revenus philanthropiques des universités. Au Canada anglais, ces revenus représentent de 40 à 50 % de tous les dons reçus. À l'Université de Montréal, c'est différent : les dons de nos anciennes et anciens comptent pour moins de 8 % des contributions. Le reste vient des fondations et du milieu des affaires.

Je vais dire tout haut ce que plusieurs pensent tout bas : « C'est l'État qui doit soutenir les universités. C'est notre choix de société ». C'est vrai que l'État fournit sa part d'efforts. J'aimerais qu'il en fasse plus, j'aimerais que nous en fassions plus, sachant que le sous-

financement des universités québécoises s'élève annuellement à plus d'un milliard de dollars.

Il reste que la situation actuelle des finances publiques devrait nous amener à remettre en question la prémisse que l'État providence et la générosité privée sont incompatibles. En réalité, la solidarité ne passe pas toujours par les impôts. On le voit dans la réponse aux grandes campagnes philanthropiques des hôpitaux, ou dans l'appui que reçoit Centraide.

J'aimerais qu'on pense de la même manière au budget des universités. Parce que l'avancement des connaissances, la recherche de solutions et la formation des professionnels de demain ne peuvent pas reposer uniquement sur un financement étatique. Les ressources que les universités reçoivent de l'État leur permettent de fonctionner, mais pas de se développer, pas de réinventer les parcours éducatifs, pas d'accélérer la recherche, pas de favoriser l'émergence d'une nouvelle génération d'entrepreneurs. Aller plus loin, faire mieux, c'est à ça que sert la philanthropie.

Pour avancer dans leur mission, les universités doivent pouvoir compter non seulement sur l'apport des gouvernements, mais aussi sur des dons annuels et un fonds de dotation conséquents.

L'Université Harvard s'appuie sur un fonds de dotation de 50 milliards de dollars américains. C'est un échelon auquel nous ne pouvons pas aspirer. L'Université de Toronto, elle, a un fonds de plus de 3 milliards. À l'Université McGill, ici même au Québec, ce sont plus de 2 milliards en dotation qui servent au développement et à l'innovation. En tout, une quinzaine d'universités canadiennes ont un fonds de dotation de plus de 500 millions. Mais il n'y a aucune université francophone dans ce groupe.

Pourtant, l'Université Laval et l'Université de Montréal figurent parmi les grandes universités de recherche du Canada – l'Université de Montréal se classe même au quatrième rang parmi les établissements universitaires les plus actifs en recherche au pays. Mais dès qu'il est question de ressources financières, ces deux fleurons du Québec se trouvent en queue de peloton. Derrière l'Université de Toronto, l'Université de la Colombie-Britannique ou même derrière l'Université McGill, je peux vivre avec ça encore quelque temps. Mais derrière l'Université du Manitoba, l'Université Dalhousie, l'Université de Waterloo ?? C'est un écart inacceptable. Mais il n'est pas insurmontable.

Pour passer à un autre niveau, il va falloir changer le discours sur la philanthropie au sein de la communauté francophone, et particulièrement ce qu'on dit sur la philanthropie universitaire.

Il va falloir commencer à s'intéresser aux raisons pour lesquelles les gens donnent.

Alors, pourquoi donne-t-on?

Les psychologues, les sociologues, les économistes, les experts de la science du don formulent toutes sortes d'hypothèses pour expliquer les motivations du philanthrope, les ressorts de la générosité.

Pour ma part, j'en appelle aux trois moteurs de la philanthropie universitaire : la gratitude, l'espoir et la fierté.

La gratitude, d'abord, de ceux et celles qui ont beaucoup reçu. Chacun et chacune d'entre nous, ici même aujourd'hui, portent une histoire d'épanouissement, de transformation de soi. Ceux et celles qui ont eu le grand privilège d'étudier à l'université, parce que c'en est un, savent à quel point c'est un moment charnière dans le parcours d'une vie.

Je m'en tiens à mon cas : comme plusieurs d'entre vous, je suis un produit de l'enseignement public et des polyvalentes; d'une maison où il y avait peu de livres mais beaucoup de curiosité; d'une famille où l'on valorisait l'éducation même si personne encore n'avait fait d'études supérieures.

L'Université de Montréal m'a ouvert toutes les portes, celles de l'Université Harvard, du monde des idées, de la profession d'avocat et d'une longue et fructueuse carrière universitaire. Je suis ce que je suis aujourd'hui parce que j'ai été guidé par des professeurs et professeurs exceptionnels dans un environnement bienveillant, stimulant et accessible.

Ma dette à l'Université de Montréal est immense. Mon histoire, c'est aussi la vôtre. Nous devons tous et toutes une partie de notre réussite à notre *alma mater*.

L'espoir est le second moteur de la philanthropie universitaire. Nos universités ont besoin d'un nouvel élan philanthropique parce que le Québec est convié, dès maintenant, à de nouveaux rendez-vous avec l'histoire.

Notre trajectoire collective pour les prochaines décennies sera définie par notre succès dans la transition énergétique et la révolution numérique. Par notre capacité, aussi, de renforcer

la vitalité de notre langue, de combattre la désinformation, de réinventer les soins de santé et les écoles et de ne laisser personne derrière.

Ce sont d'immenses défis et l'heure est grave. Mais pour chacun de ces défis, nos universités sont déjà à l'œuvre. Les universités sont comme le moyeu d'une roue, un point de ralliement autour duquel peuvent graviter les experts, les acteurs communautaires, les trois ordres de gouvernement et les entrepreneurs. Prendre un problème, comme l'itinérance ou le décrochage scolaire, réunir toutes les forces vives et agir. Aucune autre institution sociale ne possède cette capacité d'action.

Les universités incarnent notre désir profond de voir triompher la vérité et la science. Elles répondent à notre soif inépuisable de comprendre le monde autour de nous, de l'infiniment petit jusqu'aux confins de l'Univers. Les universités nourrissent nos plus grandes espérances.

J'ai parlé de gratitude et d'espoir. J'en arrive au troisième moteur de la philanthropie universitaire : la fierté.

Sans vouloir nourrir une petite déprime postpandémie, il faut bien constater que les grands récits sociaux s'effacent peu à peu, que notre société se fragmente. On a désespérément besoin de rebâtir les ponts entre nous, de se retrouver autour de quelque chose. Dans cet environnement, le pouvoir des universités d'agir sur le monde devrait nous inspirer une extraordinaire fierté collective. Ce n'est pas encore chose faite.

Le Québec est fier de ses artistes, de ses entrepreneurs, de ses athlètes qui s'imposent sur la scène internationale. On admire Charlotte Cardin, on célèbre Robert Lepage, on s'attache à Leylah Fernandez, mais peu de gens ont le même élan du cœur pour nos grandes universités francophones. On leur confère encore un rôle utilitaire dans la formation de la main-d'œuvre.

Dans mes rêves les plus fous, je voudrais qu'on leur accorde une valeur identitaire dans notre récit national. Pour moi, la reconnaissance du statut de nos grandes universités, c'est la portion inachevée, le chapitre inédit de l'émancipation du Québec francophone.

Ce ne sont pourtant pas les raisons qui manquent d'être fiers.

L'Université de Montréal, c'est l'une des grandes universités francophones dans le monde.

L'Université de Montréal, c'est la relève et la force de frappe scientifique du CHUM, du CHU Sainte-Justine et des hôpitaux affiliés reconnus parmi les meilleurs au monde. Le cœur battant des services de santé pour la population du Québec.

L'Université de Montréal, c'est Mila et IVADO, c'est le berceau de l'intelligence artificielle, de l'informatique quantique. C'est le cœur de l'astrophysique au Canada. C'est 13 facultés et écoles où travaillent certains des experts et expertes qu'on cite le plus dans le monde.

L'Université de Montréal, c'est la maison du frère Marie-Victorin, d'Hubert Reeves, de Guy Rocher et de Yoshua Bengio. Le terrain d'apprentissage de Jean Coutu, Louise Arbour, Kim Thúy, Fabienne Larouche et d'autres grands noms du Québec moderne.

C'est aussi le terrain des grandes victoires des Carabins.

Partout en Amérique du Nord, les diplômées et diplômés universitaires affichent leurs couleurs. Pas juste parce que le sport universitaire est une grande fête. Mais aussi, et surtout, parce que tous les êtres humains ressentent ce désir d'appartenir à quelque chose de grand, de beau, quelque chose qui nous fait vibrer ensemble, nous fait rêver et nous redonne confiance dans la nature humaine.

Alors, affichons nos couleurs. Faisons de nos universités le moteur de nos plus grands espoirs. Et donnons-leur les moyens de réaliser nos ambitions, celles que nous avons pour le Québec et pour nos enfants.

Oui, l'heure est venue de donner. De donner un peu, beaucoup, passionnément. Mais de donner. Très bientôt, l'Université de Montréal lancera la plus grande campagne philanthropique de son histoire, avec un objectif sans précédent dans toute la francophonie. Je compte sur vous.

Merci.